

Le bois de nos bergers

C'est sans doute un sujet que nous avons déjà traité. Tant pis, mieux vaut se redire que tolérer un oubli dans un domaine fondamental de la vie de nos alpages.

Donc, en ce temps-là, on fabriquait dans à peu près tous les chalets. L'on avait certes réussi à ceinturer désormais le creux du feu avec un entourage de métal comprenant deux portes sur le devant, la grande à deux battants, et la petite comprise au milieu de ces deux éléments, devant permettre d'alimenter le feu sans être obligé d'ouvrir le tout. Cela permettait d'économiser le bois. Il en fallait cependant encore de grandes quantités. En résultait donc la corvée de bois qui touchait avant tout les bergers et les valets, le fromager quant à lui, le maître, jouissait d'un statut qui lui épargnait cette corvée.

Les amodiateurs ou amodiataires, ceux-là qui tenaient montagne, les fromagers n'étant que leurs employés, n'étaient pas toujours propriétaires de la montagne. Disons même que les propriétaires-amodiateurs n'étaient pas la majorité. Un alpage avec ses bois appartenait la plupart du temps aux communes, ou à des propriétaires privés. Il fallait en sorte quémander le bois dont on avait besoin. Certes, le contrat autorisait à prendre le combustible nécessaire sur l'alpage. Mais dans le cas des communes, par exemple, le garde-forestier venait marquer ce que l'on pouvait utiliser, et celui-ci ne marquait guère que de vieilles plantes, en général branchues et pleines de nœuds, à l'occasion même une antique chotte dont il faudrait plusieurs jours pour en venir à bout.

Il faut imaginer que le matériel pour l'exploitation de la forêt par ces pauvres diables de bergers n'était pas celui d'aujourd'hui. Ce dont on disposait, c'étaient des haches, des louves et quelques coins. C'est tout. Et pas question d'aller abattre d'autres plantes que celles que l'on vous avait marquées. Sacrilège, rupture du contrat et tout le reste.

Voilà en conséquence une équipe de bergers, pas toujours en plus très habiles au façonnage du bois, qui va l'après-midi en forêt, juste après la pause. On bosse donc toute la journée, mis à part cette petite sieste d'une heure juste après le dîner. A deux heures, allons, en route.

Et l'on part dans quelque coin de la forêt où la garde-forestier nous a signalé une plante pleine de nœuds dont l'on pourra disposer. On sait ce qui nous attend. Passe encore de l'abattre, mais pour ce qui de la suite, avec des branches de la grosseur de votre avant-bras. Ebrancher. L'après-midi y passe. Le reste sera pour demain. Le reste, c'est le sciage des plots d'un mètre au passe-partout soit avec la louve. C'est long, c'est fastidieux, il faut toujours être deux par outil.

Et voilà le travail. Les plots sont maintenant au sol. Il est l'heure de rentrer au chalet pour la traite. Le charriage, ce sera pour demain.

Demain, c'est déjà là. On est parti avec le tombereau et le cheval, rien d'autre comme moyen de locomotion. Et c'est dans le tombereau que l'on a mis les plots, et même les grosses branches, car le propriétaire s'est recommandé, rien qui ne traîne vraiment en forêt ou en bordure de pâturage après la coupe. Si vous laissez

du chéni, on vous engueule, on vous menace même d'une rupture de contrat. C'est ainsi. A peu de chose près.

Et ce n'est pas fini. Les plots d'un mètre, il faudra tous les scier avec la louve près du chalet pour en faire des plots d'un demi-mètre. Et ces plots d'un demi-mètre, maintenant il faudra les refendre. Pas la joie, d'autant plus qu'ils sont pleins de nœuds. Souvenez-vous donc de la plante que l'on nous avait « offerte » !

Seul, c'est difficile. On n'en arrive pas vraiment à bout. Alors, sur un énorme tronc, il faut de la place pour cette opération, on se met à deux, à l'aide chacun d'un merlin, et non d'une simple hache à refendre. On travaille chacun son bout. Et avec la force de l'habitude, on arrive à vous fendre ce bois de sixième catégorie. Et bientôt cela fait un gros tas près du chalet. Et bientôt aussi, ce gros tas, on en fera soit une lanterne, ce qui lui évitera de trop prendre la pluie, soit on l'entêchera contre les murs du chalet. Les photos dans tous les cas sont là pour prouver toutes ces opérations, sans en manquer aucune. Vous le verrez, ce travail, ce n'est pas une sinécure. Ce n'est pas le repos du berger. Plutôt son angoisse, qu'il y ait toujours assez de bois près du chalet pour procéder à la fabrication du fromage.

Des choses comme ça. Comme quoi, c'est une certitude, la vie là-haut, malgré toute la poésie que parfois vous lui avez donnée, elle est dure. Elle était même à la limite du supportable. Et tout cela, bien sûr, pour des salaires de misère.

Connaissez-vous un seul berger qui ait fait fortune ?



Pas de chalet où l'on fabrique sans de gros tas de bois en tas ou entêché contre les murs.



Celui-là reste à entêter, ce qui sera, au final, moins pénible que de le bûcher.



La voilà, cette plante que l'on vous avait choisie. Pleine de noeuds comme il se doit. Sur le tronc, Albert César dit Titouillon, à la hache son fils Hector-Albert dit Titi, et les autres, les comparses du chalet.

Charrriage en tombereau selon Paul Hugger.



Scier le bois à partir des plots d'un mètre ou des plantes que l'on a traînées à proximité du chalet en plots de 50 cm.



Magnifique photo – Les Esserts, sur la commune du Lieu – permettant de se rendre compte de la manière de fendre le bois à deux.



Au Pré d'Etoy, alpage de la commune de l'Abbaye. Fendre seul au merlin des plots parfois pleins de nœuds, avec toujours la tentation, pour les plus coriaces, de leur faire retrouver sans autre l'endroit d'où ils sont parvenus, ou de les glisser dans une laisines !



Ca fait, n'empêche, de jolis tas près des chalets. Ici à la Vieille Landoz avec les Titouillon père et fils.



On entêche contre les murs du chalet qui trouve par là une nouvelle décoration. Les branches sont aussi utilisées. Chalottet, l'un des fils Brocard et Samuel Rochat, fils de l'un des propriétaires.



Châlet de Pierre Mont Tendre

126 C. Messaz, phot., Lausanne

On fait parfois des lanternes à proximité même du chalet. Les têtes semblent préférables.



D'aucuns font la réserve à la cuisine. Ici chalet de la Dôle, avec une installation tout ce qu'il y a de plus primitif.



On n'ose pas imaginer que ce fut un cadeau offert aux bergers. Il s'agit de manière plus probable du travail du bûcheron qui sera muni d'une tronçonneuse en bon état de fonctionnement pour venir à bout de cette monstruosité.



Le petit-bois se fait à la cuisine, de préférence avec une serpe.



Gaston Rochat, berger, « bricole » sur la chèvre.